

Catriona Seth (<https://orcid.org/0000-0002-6061-8502>)

All Souls College, University of Oxford

Katherine Read : une carrière cosmopolite au féminin

En 1762, la quatrième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* proposait pour définition du substantif « cosmopolite » une phrase négative. Serait cosmopolite « Celui qui n'adopte point de patrie. »¹ L'exemple donné n'est guère favorable : « *Un Cosmopolite n'est pas un bon citoyen.* » Un glissement progressif de sens se lit dans les entrées de deux autres dictionnaires de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. L'entrée du *Dictionnaire critique de la langue française* (1787–88) de Jean-François Féraud étend la définition : « Celui qui n'adopte point de Patrie; citoyen de l'univers. » La deuxième partie résonne avec notre utilisation actuelle du terme. L'exemple offert est une version développée de celui de l'Académie française : « Il se fait ho[n]neur d'être *Cosmopolite*, mais *un Cosmopolite* n'est pas un bon Citoyen. »² L'aboutissement, à certains égards, de la normalisation du terme arrive, on ne s'en étonnera guère, après les remous de la Révolution, dans la 5^e édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1798) : « Citoyen du monde. Il se dit de celui qui n'adopte point de patrie. *Un Cosmopolite regarde l'univers comme sa patrie*³. » Cette notion d'être cosmopolite avec la tension entre la nation d'origine qu'on aurait laissée de côté et le fait d'être à l'aise partout, me paraît être un angle intéressant pour envisager la trajectoire de l'artiste écossaise Katherine Read.

Katherine Read est née en Écosse en 1723. L'acte d'union avec l'Angleterre ne remontait qu'à 1707. Surtout, les origines de Read sont à chercher du côté des Jacobites, les partisans de Jacques Stuart. Le dernier soulèvement en faveur d'un rétablissement de la dynastie sur le trône britannique remonte à 1745–1746. Le propre oncle de Read, Sir John Wedderburn, est appréhendé, amené à Londres et condamné à mort pour trahison à cause de son implication dans les troubles. Exécuté en 1746, il est considéré comme l'un des « martyrs jacobites ». La défaite des espérances des Stuart contribue à une nouvelle vague d'expatriation, en particulier d'Écossais. Une Cour en exil s'était établie à Saint-Germain-en-Laye, puis à Rome dès le XVII^e siècle. Du vivant de Katherine Read, aux deux pôles européens qui comptent en termes

¹ *Dictionnaire de l'Académie française*, Veuve B. Brunet, Paris, 1762. Consulté par l'intermédiaire du site de l'ATILF, <https://portail.atilf.fr/dictionnaires/> (consulté le 15.10.2024).

² J.-F. Féraud, *Dictionnaire critique de la langue française*, Mossy, Marseille, 1787–8. Consulté par l'intermédiaire du site de l'ATILF, <https://portail.atilf.fr/dictionnaires/> (consulté le 15.10.2024).

³ *Dictionnaire de l'Académie française*, J.J. Smits, Paris, an VII. Consulté par l'intermédiaire du site de l'ATILF <https://portail.atilf.fr/dictionnaires/> (consulté le 15.10.2024).

politiques pour les Jacobites, Paris et Rome, s'ajoutera une troisième destination plus inattendue : l'Inde. Nombre de jeunes Écossais, certains de familles proscrites, trouveront à s'engager non pas dans l'armée britannique, mais dans celle de l'East India Company, la Compagnie des Indes Orientales. La notion de cosmopolitisme est utile pour envisager les possibilités offertes à toute une génération dont les membres restent fidèles à leurs origines mais sont capables de rechercher au loin, souvent via des réseaux nationaux, une vie à leur mesure. C'est sans aucun doute la présence, sur le continent européen, de nombreux compatriotes qui a permis à Read, femme célibataire de bonne famille, d'y passer plusieurs années à se former en peinture. L'importante diaspora écossaise, établie en Inde, y a attiré l'artiste à la fin de sa vie.

Deux complications surgissent dès lors qu'il s'agit de traquer les mouvements de Read en France et en Italie au milieu du XVIII^e siècle. Comme beaucoup de minorités persécutées, les Jacobites et leurs alliés sont souvent méfiants. Ils utilisent des noms de code, écrivent parfois à l'encre sympathique – c'est le cas d'Andrew Lumisden (1720–1801), lorsqu'il est à Rouen⁴ – et tentent de limiter les traces qu'ils laissent. De plus, Read est une femme. Les archives ordinaires que l'on pourrait s'attendre à trouver, par exemple des contrats d'apprentissage pour un peintre ou des actes notariés, n'existent pas. Dans les faits, ce sont des documents d'ordre privé, le plus souvent, qui nous offrent des informations.

Les lettres de tiers qui mentionnent Read pendant qu'elle est sur le continent permettent de souligner son degré d'intégration à la fois dans les réseaux écossais et, lorsqu'elle est à Rome, au sein de la bonne société. Les sympathisants jacobites, que ce soient le directeur du Collège des Écossais à Paris, George Innes, les membres du personnel entourant le prétendant à Rome comme James Edgar ou Andrew Lumisden, et les voyageurs comme Roger Robertson indiquent implicitement, en la mentionnant, qu'elle est fréquentable. Le milieu écossais offre à l'artiste une première série de contacts et, pendant son séjour italien, elle sera en quelque sorte parrainée par l'agent catholique écossais, Peter Grant (1708–1784). Ce dernier lui sert d'accompagnateur si elle doit sortir, lui présente aussi bien les Romains que les touristes, mais intervient également dans des négociations, par exemple autour des honoraires qu'elle pourrait réclamer à un client.

Au-delà du milieu écossais en tant que tel, un autre élément essentiel pour comprendre la réussite de Katherine Read sur le plan du cosmopolitisme est la question de la langue française. Read la pratique, à la différence de la plupart des jeunes étrangers qui viennent se former aux arts à Rome. L'a-t-elle apprise pendant son séjour parisien ou antérieurement ? Je l'ignore. Toujours est-il que c'est la *lingua franca* de la haute société. Issue d'un milieu cultivé, à l'aise parmi des aristocrates, Read est en mesure de converser avec eux dans une langue commune. Le cardinal Alessandro Albani (1692–1779), le plus grand mécène et collectionneur de l'époque, est l'un d'entre eux. Read lui est présenté et peint des tableaux pour lui. L'ecclésiastique envoie, à l'issue

⁴ Voir les lettres de Rouen en appendice au document MS 14464, *Biography of Andrew Lumisden by Sir Thomas Strange, with correspondence and papers concerning Lumisden*. à la National Library of Scotland (Edinburgh).

du séjour romain de Read, un portrait de lui qu'elle a réalisé à un Anglais fortuné, George Bubb Dodington. Il accompagne l'envoi d'une lettre de recommandation (en français) demandant à son correspondant anglais de soutenir la jeune femme⁵. Le passage par Rome paraît ici « laver » en quelque sorte l'artiste écossaise de liens jacobites qui auraient paru suspects si elle était partie à Londres directement de Dundee.

Le français est sans doute aussi la langue utilisée par Read lorsqu'elle rencontre, grâce à un détour effectué sur le chemin du retour entre Rome et les îles britanniques, la femme artiste la plus célèbre du temps. Rosalba Carriera (1673–1757), âgée et aveugle, a habité Paris. Read séjourne à Venise afin de profiter des conseils de sa devancière et de voir des œuvres *in situ*⁶. Elle correspond ultérieurement avec Carriera en français pour lui rendre compte de démarches entreprises en sa faveur pour récupérer de l'argent qui lui est dû en Angleterre ; la peintre écossaise fera également parvenir à la Vénitienne un courrier ultérieur en italien mais, celui-ci n'étant pas autographe, il a peut-être été traduit par un tiers⁷ ; il est impossible donc de savoir quelles étaient les compétences de Read en langue italienne. En 1764, un court voyage voit l'artiste repartir de Londres pour un bref séjour en France. Sur la recommandation de Louis-Jules-Barbon Mancini-Mazarini, duc de Nivernois (1716–1798), qui a été ambassadeur de France à Rome et à Londres, pendant que la peintre y habitait, elle produit des portraits de deux des enfants de la famille royale – et profite de son séjour pour renouer avec les milieux jacobites sur le continent. Elle soumet sa requête d'honoraires pour cette commande dans un français parfait⁸. Il est rare qu'un artiste étranger, surtout une femme, soit invité à peindre les enfants de France. Cela souligne que le vocabulaire artistique de la peintre est recevable dans différents pays.

Si Read maîtrise une langue étrangère, le français, au point de s'exprimer couramment à l'oral, comme à l'écrit, elle apprend aussi différents langages artistiques. Elle aurait, selon ses propres dires, séjourné auprès de Maurice Quentin de la Tour (1704–1788), le grand portraitiste, alors établi au Louvre, avant de partir à Rome

⁵ Voir le brouillon dans les papiers du cardinal Albani : Vienne, Haus- Hof- und Staatsarchiv (Rom Vatikan I 156).

⁶ Les détails sont tirés de la minute d'une lettre du 12 juin 1753, d'Andrew Lumisden au Capitaine Edgar : « Miss Read by this time has left Venice where she rec'd great civilities from Mad^e. Rosalba who is so celebrated for painting in pastel. This Lady, although now blind has given Miss Read several valuable instructions with regard to that sort of painting, and has made her a present of some of her curious drawings. She has allowed Miss Read to do her portrait. » (« Mlle Read a quitté Venise où elle a été très bien reçue par Madame Rosalba qui est si célèbre pour ses peintures au pastel. Cette dame, quoique maintenant aveugle, a donné à Mlle Read diverses instructions précieuses en ce qui concerne ce genre de peinture, et lui a fait cadeau de quelques-uns de ses curieux dessins. Elle a permis à Mlle Read de tirer son portrait. »). Letterbook of Andrew Lumisden, National Library of Scotland, Acc 11328. Dans l'article, toutes les traductions sont miennes.

⁷ Voir les lettres de Read à Carriera, actuellement conservées à Florence, reproduites dans : R. Carriera, *Lettere, diari, frammenti*, Bernardina Sani (éd.), Olschki, Florence 1985, t. II, p. 729–734.

⁸ Les documents se rapportant à la commande sont conservés aux Archives nationales à Paris. Voir AN O1 1909 et AN O1 1934B.

en 1751. Un autoportrait de la peintre comprend une allusion à l'*Autoportrait à l'index*⁹ du maître. En Italie, Read continue de se former grâce à un professeur français, Louis-Gabriel Blanchet¹⁰, l'un des piliers de l'Académie de France à Rome – il habite le Palazzo Mancini depuis 1728. C'est un homme qui représente à la fois la tradition française et le quotidien de l'art dans un cadre italien. Il y a ainsi, dans ce choix d'enseignant, une forme de continuité, mais aussi une ouverture à d'autres influences. Au cours de son séjour italien, Read copie des tableaux. C'est une manière habituelle de se former à l'époque. Dans la première partie de son séjour, elle copie le portrait des enfants de Charles I^{er}, le « roi martyr », d'Anton Van Dyck. L'œuvre, doublement symbolique de liens avec les Jacobites, est accrochée dans le palais qu'habitent les Stuart à Rome. Des fidélités politiques doublent les raisons artistiques et montrent le feuilletage de raisons qu'une Écossaise peut avoir de copier à Rome un tableau par un peintre d'origine flamande. Le cosmopolitisme caractérise souvent les grands peintres. Le voyage vers Rome constitue un but désiré pour les artistes du Nord de l'Europe. Souvent, leurs carrières comprennent des déplacements pour étudier avec un maître ou se rendre auprès d'un patron.

Une des forces de Read, et qui s'inscrit dans le mouvement de sécularisation des Lumières, est de tirer une partie de sa culture picturale de tableaux religieux, mais de réaliser des œuvres profanes. Elle se prépare, pendant sa formation, à une carrière en Angleterre. C'est un pays réformé et il n'y a pas de vrai marché pour les tableaux religieux. Or, à Rome, parmi les sujets qu'elle copie il y a des figures uniques de personnages dont des anges, des saints et saintes ou des Marie-Madeleine, ainsi que des Cléopâtre, comme le note Peter Grant¹¹. La tendance de Read à préférer souvent dans ses représentations des têtes inclinées est sans doute en partie un souvenir de tableaux d'extases ou d'adorations religieuses vues à Rome. C'est en opérant une forme de transfert culturel, non seulement entre Italie et Angleterre, mais encore entre les figures de personnages saints d'un Raphaël ou d'un Guido Reni et des sujets laïques, que Read développe un style personnel. Ses portraits sont souvent mal

⁹ L'autoportrait de Read est reproduit dans le catalogue *Now you see Us. Women Artists in Britain 1520–1920*, Tabitha Barber (éd.), Tate Publishing, Londres 2024, p. 53.

¹⁰ Read écrit à son frère Alexander, de Rome, le 16 juin 1751 : « I am sitting to a very famous french Man, one Blanchet, for my Picture, who visits me often and is my present master. » (« Je prends la pose pour un Français très célèbre qui s'appelle Blanchet. Il me rend souvent visite et est actuellement mon professeur. »). Je cite la lettre, dont la localisation actuelle est inconnue, grâce à Richard Torrance que je remercie. Sur Blanchet, voir O. Michel, « Un pittore francese a Roma, Louis-Gabriel Blanchet », *Strenna dei Romanisti, Natale di Roma 1996*, Rome 1980, p. 467–86.

¹¹ Peter Grant, dans une lettre du 11 janvier 1752, salue le génie dont Read fait preuve pour ce qu'il appelle « one branch of history painting which consists in single figures » (« une branche de la peinture d'histoire qui représente des figures seules »), et il cite comme exemples : « Angels, Saints, Magdalens, Cleopatras » (« des anges, des saint.e.s, des Madeleines, des Cléopâtres »). Je reproduis des citations de lettres de Grant à Alexander Read, dont la localisation actuelle est inconnue, grâce à la transcription de Richard Torrance, que je remercie. – Read a emprunté au prince Viana un tableau de Guido Reni représentant sainte Marie-Madeleine. Le cardinal Albani, lui, a prêté à la peintre des têtes de Rosalba Carriera.

attribués (elle ne les signait pas¹²). De manière significative, des tableaux réalisés par elle sont crédités non seulement, le plus souvent, l'on s'en doute, à des hommes¹³, mais encore à des artistes issus de différentes écoles. Tout cela suggère qu'elle a une capacité, grâce à son vocabulaire artistique, à s'inscrire dans un espace cosmopolite.

Le choix d'une carrière artistique est celui d'un genre – le portrait avant tout – et de pratiquer, de manière inhabituelle, le pastel autant ou plus que la peinture à l'huile. Les exemples de deux artistes continentaux spécialistes de ce médium, le Français Quentin de La Tour, auprès duquel Read aurait séjourné avant d'arriver à Rome, je l'ai dit, et la Vénitienne Rosalba Carriera, à laquelle elle rend visite après ses années de formation, ont pu montrer la voie de succès acquis grâce à des crayons. Elle les invoque tous deux dans une lettre à son frère au moment de son séjour en Italie :

J'ai récemment peint plusieurs Têtes au Pastel simplement pour faire des expériences et occuper mon loisir. J'y ai réussi au-delà de mes attentes et je ne désespère pas, avant de mourir, de produire quelque chose qui puisse supporter la comparaison avec Madame Rosalba, ou plutôt La Tour qui, je dois l'avouer, est mon modèle parmi tous les portraitistes que j'ai vus jusqu'à présent¹⁴.

L'abbé e fait écho de ce talent pour un genre et un médium jugeant qu'au rythme où elle se perfectionne, « elle égalera ou dépassera même les plus célèbres membres de sa profession en Grande-Bretagne, en particulier au pastel pour lequel elle paraît avoir un très grand talent¹⁵ » et regrettant qu'elle ne pouvait pratiquer la peinture d'histoire pour laquelle elle aurait des dons évidents¹⁶.

Une fois de retour en Grande-Bretagne, Read a pu développer sa propre clientèle. Elle est alors particulièrement appréciée pour ses portraits au pastel, dont ceux qui

¹² Tous les peintres ne signent pas leurs œuvres, surtout à l'époque. Voir sur la question l'ouvrage de C. Guichard, *La Griffes du peintre : La valeur de l'art (1730–1820)*, Seuil, Paris 2018.

¹³ Pour ne prendre qu'un exemple, le cadre du portrait de Willielma Campbell, Lady Glenorchy, exposé au McManus Museum à Dundee, porte un cartouche au nom d'Allan Ramsay.

¹⁴ « I have lately painted several Heads in Crayons meerly to try experiments and occupy fancy, I have succeeded beyond my expectation and do not despair of doing something yet before I die that may bear comparison with Madame Rosalba, or rather La Tour, who, I must own is my Model among all the Portrait Painters I have yet seen. » Katherine Read à Alexander Read, 6 janvier 1752.

¹⁵ « [S]he'll equal at least if not excel the most celebrated of her profession in Great Britain, particularly in Crayons, for which she seems to have a very great talent. » Peter Grant à Alexander Read, 11 janvier 1752.

¹⁶ « Was it not for the restrictions her sex obliges her to be under I dare safely say she would shine wonderfully in history painting too, but as it is impossible for her to attend public academies or even design or draw from Nature, she is determined to confine herself to portraits and one branch of history painting which consists in single figures » (« Sans les restrictions dues à son sexe, je peux dire sans hésiter qu'elle brillerait merveilleusement en peinture d'histoire aussi, mais comme il lui est impossible d'assister à des cours dans des académies publiques ou même de dessiner ou d'esquisser en plein air, elle a résolu de se concentrer sur les portraits et une seule branche de la peinture d'histoire qui consiste en des personnages seuls »), *ibid.*

représentent les enfants de la famille royale¹⁷. Cela ne l'empêche pas de produire des huiles et d'avoir à l'occasion pour sujets des hommes. Les clients de Read sont souvent issus de familles ayant des attaches écossaises mais sachant, comme elle, s'intégrer à une société sur laquelle règne un monarque de la maison de Hanovre. D'autres sont moins attendus. En matière de cosmopolitisme, il convient de signaler deux tableaux qui auraient représenté des Inuits de passage en Angleterre, Mikak (vers 1740–1795), et son fils de six ans, Tutauk, amenés par le commodore Hugh Palliser, gouverneur de Newfoundland et Labrador au Canada. L'artiste écossaise n'est pas seule à les peindre : une œuvre de John Russell montre la mère en tenue traditionnelle et son enfant, devenus des célébrités à l'échelle londonienne¹⁸. Les portraits de Read ont été exposés à Londres en 1769¹⁹, mais leur localisation actuelle est inconnue.

On aurait pu s'attendre à ce que Read, peintre à succès, à l'aise financièrement comme l'indiquent ses papiers, en particulier ses dispositions testamentaires, ne quitterait plus les îles britanniques. Or, en 1777, elle a entrepris un voyage vers l'Inde. Elle a deux raisons de s'expatrier. Elle élève depuis plusieurs années une nièce orpheline de mère, Helena Beatson. Elle a appris la peinture à la jeune fille qui s'est révélée très douée mais n'entend pas gagner sa vie comme artiste. Il s'agit donc de lui trouver un mari convenable. Les jeunes officiers en poste en Inde sont nombreux. D'autre part, la multiplication des portraitistes actifs à Londres dans le troisième quart du XVIII^e siècle ainsi que des changements institutionnels comme la fondation de la Royal Academy – dont elle n'est pas membre – ont dû modifier l'équilibre professionnel de Read. L'arrivée d'Angelica Kauffman (1741–1807), vue comme le prodige du moment parmi les femmes peintres, signale un changement de paradigme esthétique. Que Read, célibataire, à cinquante ans révolus, ait entendu les appels qui lui étaient faits depuis l'Inde, montre son esprit d'entreprise. Le voyage était long et dangereux. On lui faisait miroiter une nouvelle carrière très rémunératrice. Read avait, sur place, des neveux et un réseau grâce aux familles écossaises engagées professionnellement au service de la Compagnie des Indes Orientales. Autant dire que l'artiste pouvait compter sur des contacts précieux. Le trajet, qui a duré six mois, se déroule sans encombre si nous en croyons le frère de l'artiste, chirurgien, qui entreprend le déplacement avec elle : « Elle n'a pas subi un instant d'inconfort ou une heure de maladie pendant tout le déplacement. »²⁰

Arrivée à Madras (Chennai), Read réussit à trouver pour Helena Beatson un époux respectable, Charles Oakley (1751–1826), « un beau jeune homme dont on ne dit que

¹⁷ Voir pour l'annonce des portraits en cours de deux princesses (actuellement conservés dans les collections royales à Windsor), le *Gazetteer and new daily advertiser*, 5 février 1766.

¹⁸ Voir M. P. Stopp, « Eighteenth Century Labrador Inuit in England », *Arctic*, vol. 62 n° 1 (mars 2009), p. 54–64. Le tableau de Russell est reproduit dans l'article. Il est actuellement dans les fonds de l'Institut d'anthropologie culturelle et sociale de l'Université Georg-August à Göttingen.

¹⁹ Voir N. Jeffares, « READ, Katherine », p. 13, www.Pastellists.com (consulté le 23.09.2024). Read aurait notamment exposé en 1769, à la Society of Artists, un tableau à l'huile « The Esquimaux Princess ».

²⁰ « She never had a moments uneasiness or an hour sickness the whole of the time. » Lettre de William Read, 8 novembre 1777, Dundee City Archives (DCA), GD131, box 25.

du bien, secrétaire du Département militaire »²¹ et déjà possesseur, si nous en croyons William Read, d'une fortune confortable. Il fera une belle carrière, devenant gouverneur militaire de Madras entre 1792 et 1794. Read, considérée comme une vieille dame, s'intègre bien à la société locale. Elle peint des œuvres dont la plupart sont perdues. Outre des paysages, elle aurait réalisé des portraits de Britanniques présents sur place²². En 1778, par exemple, elle représente Mlle Shutter à la requête du maire de Madras, James Call²³. Elle peint également des Indiens du cru. Le nabab, friand de culture occidentale, lui commande des portraits. Elle en produit de femmes indiennes, peut-être pour elle-même, car sa famille en aurait reçu d'elle. Deux œuvres représentant des Indiennes, et qui lui sont attribuées, nous sont parvenues. Elles sont reproduites par Margery Morgan²⁴. Ce qui frappe, à les regarder, est l'esprit d'observation de l'artiste, mais aussi le refus d'un regard exotisant. Il s'agit pour elle de donner à voir un individu, peu important ses origines. Par cette recherche de ressemblance individuelle, Read montre une fois de plus son cosmopolitisme.

Hélas, le rêve indien de Katherine Read devait tourner court : alors qu'elle comptait se rendre à Calcutta après la mousson²⁵, elle supporte mal le climat. Helena Beatson, qui continuera de peindre en amateur comme le révèlent des œuvres passées en vente aux enchères au cours des dernières années²⁶, se met à snober l'artiste, peut-être sous l'influence de son mari, et refusant d'être associée à une femme qui gagne sa vie. Surtout, la santé précaire de l'artiste s'aggrave, sans doute, en partie, comme l'affirmera son frère, parce qu'elle est bouleversée par la trahison de sa nièce. Ses espérances de faire fortune en Inde s'envolent. La portraitiste s'embarque avec William Read, espérant regagner une zone plus tempérée. Alors qu'elle a vécu en France et parle couramment le français, ses mouvements sont limités par la déclaration de guerre des Anglais contre les Français en mars 1778 et elle ne pourra pas emprunter un vaisseau qui fait route vers Bordeaux²⁷. Embarquée sur un vaisseau hollandais, elle n'atteint pas le Cap de Bonne Espérance. Elle meurt en route, le 15 décembre 1778. Son frère doit attendre plusieurs mois pour communiquer la perte

²¹ « [A] handsome young fellow universally well spoke of, Secretary to the Military Department », *ibid.*

²² Read aurait peint en Inde des portraits de ses neveux, peut-être ceux qui sont passés en vente à Londres en 2023 et ont été rachetés, restaurés et mis en vente par la Weiss Gallery.

²³ Call aurait refusé de payer la commande soutenant que le portrait avait été endommagé. Dans la mesure où Mlle Shutter (dont le prénom nous est inconnu) est repartie en Angleterre, où elle a épousé un certain Ransford, on peut se demander si la réclamation du commanditaire était de bonne foi. Voir H. Dodwell, *The Nabobs of Madras*, Asian Education Services, New Delhi 1926, *passim*.

²⁴ Deux tableaux attribués à Read et représentant des femmes indiennes figurent dans l'article de Margery Morgan. Voir M. Morgan, « Moving East, with special reference to Katherine Read in India », *Romney Transactions*, 2007. Un portrait représentant une « East Indian Princess » par Read aurait été inclus dans la vente de son arrière-arrière-petite-nièce, Jane Cox, en 1954. Voir Jeffares, *op. cit.*, p. 2 (consulté le 13.11.2024).

²⁵ Voir la lettre de William Read, 8 novembre 1777, DCA, GD131, box 25.

²⁶ Voir le portrait de ses enfants, Charles, Helena et Henrietta, peint en 1782 par Helena Oakley, née Beatson, à Madras. Lot 111, Bonhams, vente des 27 novembre–6 décembre 2023, Londres.

²⁷ William Read à David Wedderburn, 5 juillet 1778, DCA, GD131, box 25.

qu'il a faite à ses proches. Le 7 avril 1779 il écrit à leurs neveux Alexander et Jack Beatson pour leur apprendre la terrible nouvelle²⁸.

Si une artiste de la renommée de Read, au moment où elle peignait à Londres la famille royale, y était morte, la presse s'en serait fait l'écho et il y aurait peut-être bien eu une vente de tableaux. Lorsque Read disparaît, en pleine mer, sur un navire battant pavillon néerlandais, elle est à bien des égards sans domicile fixe, absente d'Angleterre depuis de longs mois, moins présente à l'esprit que si elle avait eu encore un studio dans lequel pouvaient se rendre ses clients et les simples curieux. Première artiste femme écossaise professionnelle connue, formée en France et en Italie, célébrée en Angleterre et morte en rentrant d'Inde, la cosmopolite Read sombre dans l'oubli malgré des talents et une carrière exceptionnels. Elle est ouverte aux autres, mais garde une identité propre à laquelle elle fait parfois allusion. Si elle peut entreprendre ses différents déplacements, sans doute est-ce en partie au moins grâce à des réseaux écossais. Elle est d'une loyauté extrême à sa famille. Elle est surtout consciente d'avoir eu une vie hors normes. Elle laisse des legs particuliers à ses nièces (et non à ses neveux) pour les aider à affronter les aléas de l'existence.

Les œuvres et le parcours de Read ont rarement été évoqués par la critique avant le XXI^e siècle. Elle réémerge lentement de l'oubli en partie grâce à l'attention accrue portée aux carrières et aux réalisations de femmes comme l'exposition *Now You See Us* tenue au musée Tate Britain à Londres en 2024²⁹. Il faut espérer que les expositions et les travaux scientifiques permettront de faire réémerger des œuvres et des documents permettant de mieux comprendre ce personnage exceptionnel.

Bibliographie

Sources

Archives nationales, Paris

Maison du Roi, O1 1909 et O1 1934B.

Archives impériales, Vienne (Haus- Hof- und Staatsarchiv)

Papiers du cardinal Albani, Rom Vatikan I 156.

Dundee City Archives, Dundee

Wedderburn Papers, GD131, box 25 & box 30.

National Library of Scotland (Edinburgh)

Papiers Lumisden-Strange:

Biography of Andrew Lumisden by Sir Thomas Strange, with correspondence and papers concerning Lumisden, MS 14464

Letterbook of Andrew Lumisden, Acc 11328.

²⁸ DCA, GD131, box 30, bundle 4.

²⁹ Voir la référence au catalogue dans la note 9. On signalera que le musée McManus à Dundee et la Fleming Collection ont tous deux acquis récemment des œuvres de Katherine Read pour combler ce qu'ils considéraient comme des lacunes dans leurs collections. Le pastel acheté par la Fleming Collection a été rajouté en frontispice au nouveau tirage de C. Rostek, *Scottish Women Artists*, Fleming Collection, London s.d., p. 6.

Ouvrages et articles

- R. Carriera, *Lettere, diari, frammenti*, Bernardina Sani (éd.), Olschki, Florence 1985.
Dictionnaire de l'Académie française, J. J. Smits, Paris an VII [1799].
Dictionnaire de l'Académie française, Veuve B. Brunet, Paris 1762.
H. Dodwell, *The Nabobs of Madras*, Asian Education Services, New Delhi 1986.
J.-F. Féraud, *Dictionnaire critique de la langue française*, Mossy, Marseille 1787–1788.
Gazetteer and new daily advertiser, 5 février 1766.
Ch. Guichard, *La Griffé du peintre : La valeur de l'art (1730–1820)*, Seuil, Paris 2018.
O. Michel, « Un pittore francese a Roma, Louis-Gabriel Blanchet », *Strenna dei Romanisti, Natale di Roma 1996*, Rome 1980, p. 467–486.
M. Morgan, « Moving East, with special reference to Katherine Read in India », *Romney Transactions*, 2007.
Now you see Us. Women Artists in Britain 1520–1920, T. Barber (éd.), Tate Publishing, London 2024.
Ch. Rostek, *Scottish Women Artists*, Fleming Collection, London s.d.
M. P. Stopp, « Eighteenth Century Labrador Inuit in England », *Arctic*, vol. 62, n° 1 (mars 2009), p. 54–64.

Sites Internet

- N. Jeffares, « READ, Katherine », *Pastellists.com*.
<https://portail.atilf.fr/dictionnaires/> (consulté le 15.10.2024).

Mots-clés

Katherine Read, portraits, peinture, femme peintre, cosmopolitisme, artiste écossaise

Abstract

Katherine Read: A Woman's Cosmopolitan Career

Basing itself on largely unpublished documents held in archives across Europe, the article examines the career of Scottish painter Katherine Read (1723–1778) as a cosmopolitan one: she was trained in France and Italy, spoke and wrote fluent French, set up a highly regarded studio in England and left for India when she was over 50, all thanks, in part, to the Scottish (Jacobite) identity of which she remained conscious, but with a clear openness to other people and cultures. This would be a hallmark of her success.

Keywords

Katherine Read, portraiture, painter, women's art, cosmopolitan, Scottish artist

